

finit par confier à Dostoïevsky que je faisais des vers "vraiment pas mal pour mon âge"; et, malgré mes faibles protestations, elle alla chercher un gros cahier plein de mes poésies, dont Théodore Mikhaïlovitch lut aussitôt quelques fragments. Il m'en fit compliment, tout en souriant un peu.

Ma sœur rayonnait de joie. Mon Dieu ! que je l'aimais dans ce moment. J'aurais, il me semble, donné ma vie pour ces deux êtres si bons, si chers.

Trois heures s'écoulèrent ainsi, sans que personne de nous s'en doutât. Tout à coup, la sonnette retentit dans l'antichambre : c'était maman qui rentrait de ses courses. Ignorant que Dostoïevsky se trouvait chez nous, elle entra dans la chambre, son chapeau sur la tête, chargée de paquets, s'excusant d'être en retard pour le dîner.

A la vue de Dostoïevsky seul avec nous, elle fut étonnée, et même, au premier abord, effrayée : "Que dirait Vassili Vassiliévitch !" fut sa première pensée. Mais nous nous jetâmes à son cou ; et, en nous voyant rayonnantes et heureuses, elle se radoucit, et finit par inviter Théodore Mikhaïlovitch à dîner sans façon avec nous...

Depuis ce jour il se sentit tout à fait à son aise, et, sachant que notre séjour à Pétersbourg ne devait pas se prolonger, il vint nous voir très souvent, trois ou quatre fois par semaine.

C'était charmant de l'avoir le soir tout seul, sans autre société ; il s'animait alors, et devenait extrêmement aimable et séduisant. Les conversations générales lui déplaisaient souverainement ; il parlait en monologues et à la seule condition d'avoir des auditeurs sympathiques et qui l'écoutassent avec grande attention : en pareil cas, il s'exprimait d'une façon si pittoresque, si vivante, que je n'ai jamais rencontré son égal.

Parfois c'était le sujet de quelque futur roman qu'il nous racontait, ou bien encore des scènes et des épisodes de sa propre vie. Je me rappelle vivement, par exemple, sa description des minutes passées debout, les yeux bandés, devant un peloton de soldats, condamné à être fusillé, n'attendant plus que le commandement fatal de "Feu !", lorsque retentit le tambour annonçant la grâce.

Je me rappelle aussi un autre récit : nous savions ma sœur et moi, que Dostoïevsky souffrait

d'attaques d'épilepsie, mais cette maladie avait à nos yeux un caractère d'horreur magique qui nous eût empêchées d'y faire la plus lointaine allusion. A notre grande surprise, il nous en parla le premier, et nous raconta dans quelles circonstances son premier accès avait eu lieu. J'ai entendu, depuis, une version tout autre et très différente : Dostoïevsky aurait eu cet accès pour avoir passé par les verges, aux travaux forcés. Les deux versions n'ont aucune ressemblance. Laquelle est la vraie ? Je n'en sais rien, plusieurs médecins m'ayant assuré que presque tous les épileptiques offrent ce trait caractéristique d'oublier complètement l'origine de leur maladie, quoique leur imagination reste toujours préoccupée de ce sujet.

Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il racontait : sa maladie n'avait pas, selon lui, commencé aux travaux forcés, mais en exil. Il souffrait extrêmement de la solitude, et passait des mois entiers sans voir âme qui vive, sans échanger une parole intelligente avec qui que ce fût. Tout à coup, il vit très inopinément arriver un ancien camarade : — je ne me rappelle plus le nom qu'il nous cita. — C'était la veille du jour de Pâques, dans la soirée ; mais la joie de se revoir fit qu'ils oublièrent quelle était cette soirée ; ils passèrent la nuit entière à causer, sans souci du temps ni de la fatigue, grisés par leurs propres paroles.

La conversation roula sur ce qui leur tenait le plus à cœur : la littérature, l'art, la philosophie, et enfin la religion.

L'ami de Dostoïevsky était athée, lui croyant, tous deux également convaincus.

— Il y a un Dieu ! cria enfin Dostoïevsky hors de lui.

Au même moment, les cloches de l'église voisine sonnèrent les matines de Pâques à toute volée : l'air fut ébranlé de ce tintement, — et "je me sentis englouti par la fusion du ciel et de la terre," racontait Théodore Mikhaïlovitch ; "j'eus la vision matérielle de la divinité, elle pénétra en moi. *Oui, Dieu existè !* criai-je, et je ne me rappelle rien de ce qui suivit."

— Vous autres gens bien portants, continua-t-il, ne soupçonnez pas le bonheur que nous éprouvons, nous autres épileptiques, une seconde avant l'accès. Mahomet, dans son Coran, affirme avoir vu le paradis, y avoir été. Des sages imbéciles